



Coline Pierré

# nos mains en l'air



rouergue



## Présentation

Voici l'histoire d'un garçon et d'une fille qui ne devaient jamais se croiser...

Victor n'a pas le choix : dans la famille Kouzo, on est braqueur de père en fils. Pourtant, lui est un garçon sensible qui ne rêve que de bonnes actions.

Yazel, orpheline espiègle et atteinte de surdité, vit chez sa détestable et richissime tante qui voudrait la façonner à son image.

Mais il suffit d'une rencontre de nuit, lors d'un cambriolage de manoir, pour que leurs vies prennent soudain un tour réjouissant.

Les voilà en fuite sur les routes d'Europe, pour un voyage extravagant et poétique, loin de leurs familles de dingos !

Et si l'amitié, c'était se reconnaître dans l'autre, en dépit de toutes les différences ?

## DE LA MÊME AUTRICE

### aux Éditions du Rouergue

L'immeuble qui avait le vertige - 2015, roman dacodac.

Ma fugue chez moi - 2016, roman doado.

Le jour où les ogres ont cessé de manger des enfants  
(illustrations de Loïc Froissart) - 2018, album.

La révolte des animaux moches

(illustrations d'Anne-Lise Combeaud) - 2018, roman dacodac.

### à L'École des Loisirs

Apprendre à ronronner,

(illustrations de José Parrondo) - 2013, coll. Mouche.

La folle rencontre de Flora et Max

(avec Martin Page) - 2015, coll. Médium+.

Les nouvelles vies Flora et Max

(avec Martin Page) - 2018, coll. Médium +.

### chez Monstrograph

Petite encyclopédie des introvertis - 2015, coll. Homemade.

N'essayez pas de changer, le monde restera toujours votre ennemi  
(avec Martin Page) - 2015, coll. Homemade.

Éloge des fins heureuses - 2018, coll. Bootleg.

Co-édité avec Martin Page :

Les artistes ont-ils vraiment

besoin de manger ? - 2018, coll. Minute Papillon.

doado

Coline Pierré  
nos mains en l'air

« C'est pour ça qu'il y a toujours deux pages blanches à la fin des atlas (...), c'est pour les nouveaux pays, comme ça on peut en dessiner la carte soi-même. »

Roald Dahl, *Le Bon Gros Géant*

« Il n'y a que le silence qui puisse présider aux métamorphoses. »

Jean-Claude Pirotte, *Le Silence*

Victor passe sa main sous les mailles fines du collant qu'il a enfilé sur sa tête et se gratte vigoureusement l'arrière du crâne. Il a l'impression de s'être douché avec du poil à gratter. Le tissu appuie sur ses lunettes, dont le verre gauche s'écrase sur ses cils, ce qui déforme légèrement le monde autour de lui. Victor cligne sans cesse des yeux pour essayer de faire le point.

– Tu aurais quand même pu choisir un collant de meilleure qualité, lance-t-il à son père.

– Tu pourras t'acheter tous les bas en soie que tu veux quand tu auras réussi un braquage, mon fils. En attendant, tu te contenteras du premier prix.

Derrière eux, Martial et Achille, ses deux grands frères, éclatent de rire sous leurs bas chics. Ça leur donne l'air d'aliens décharnés.

La famille Kouzo a développé une véritable culture du collant et du bas – dont on étudie avec précision la douceur, l'élasticité ou encore le degré de transparence –, qui jure étrangement avec l'autre grande culture familiale : la virilité.

Dans la voiture aux vitres fumées où ils attendent l'ouverture de la banque, Victor a l'impression d'être dans une vieille salle de sport étouffante. Ce début de printemps est étonnamment chaud (et avec leur moteur allumé, ils contribuent activement à le réchauffer encore), le soleil tape fort sur le capot et les quatre gangsters transpirent dans leurs vêtements moulants noirs. Sur le volant, ses mains humides de sueur et de stress glissent. Il les essuie sur son pantalon.

Un employé ouvre la grille de la banque et les premiers clients entrent dans le bâtiment.

– C'est à nous dans dix minutes, dit le père, comme s'ils allaient monter sur scène pour présenter un spectacle familial d'équilibrisme.

– On est vraiment obligés de s'habiller en noir ? demande Victor en secouant le bas de son pull à col roulé pour faire de l'air.

– T'es vraiment une pédale, crache Achille depuis l'arrière de la voiture.

– C'est plus discret, dit son père, et ça fait partie du folklore.

– Tu parles, quatre mecs en noir avec des collants sur la tronche, c'est super discret.

– La ferme, Victor, dit le père d'un ton autoritaire.

Karl se tourne vers ses trois fils et leur rappelle les consignes :

– Est-ce que tout le monde se souvient de ce qu'il a à faire ?

– Ouaip, dit Achille ravi de pouvoir pour une fois jouer au premier de la classe. J’entre par la porte de gauche, je sors mon flingue et je m’assure que personne ne bouge.

– Moi, j’accompagne un banquier jusqu’au coffre et j’embarque tout ce que je peux, dit Martial en montrant les sacs de voyage posés sur ses genoux.

Les deux frères sont excités comme des toreros avant d’entrer dans l’arène. Dans la voiture, ça pue le renfermé. On dirait que c’est leur testostérone qui suinte sur les vitres embuées. L’espace d’un instant, Victor rêve d’être un taureau pour leur trouer le ventre d’un coup de corne.

– Très bien, dit leur père. Victor ?

Sans enthousiasme, il répond :

– J’avance la voiture devant l’entrée de la banque et je vous attends.

– Et qu’est-ce que tu n’oublies pas ?

Victor soupire comme si on l’avait traîné de force à un dîner familial, et répond :

– De laisser le contact allumé.

– Et quoi d’autre ?

– De ne pas fermer les portes à clé.

– Merci.

Karl baisse son bas sur son visage puis fixe l’un après l’autre ses trois enfants dans les yeux et intime à Victor de démarrer.

Il avance la voiture d’une centaine de mètres et s’arrête. Martial et Achille sautent hors de la voiture.



Leur père lance un dernier avertissement à Victor avant de les suivre :

– Tu n’as pas intérêt à te planter, cette fois-ci.

Victor les regarde partir en direction de la banque. Il y en a pour dix minutes maxi. Pour passer le temps, il allume la radio et cherche une musique à écouter. Quelque chose de doux, quelque chose qui contrasterait avec toutes les émotions contradictoires et le dégoût qui l’habitent à cet instant. Il s’arrête sur un vieux tube de Queen et guette l’entrée de la banque distraitement. Victor s’en veut d’être là, Victor déteste être un braqueur, Victor déteste faire peur, Victor déteste sa famille, Victor a vingt et un ans et il n’a jamais autant détesté sa vie.

Il préférerait faire la plonge, des ménages, tenir une caisse, servir du café, se briser le dos dans un entrepôt, n’importe quoi plutôt que d’être ici – pourvu que ce soit honnête.

Il pense aux clientes et aux clients de la banque, à celui qui est venu déposer le chèque reçu pour son anniversaire, à la mamie qui est là pour retirer vingt-cinq euros au guichet parce qu’elle préfère le contact humain au distributeur automatique, à toutes ces personnes dont l’existence va être bouleversée parce qu’elles auront eu un flingue pointé sur elles ce matin. Elles seront peut-être marquées à tout jamais, elles n’auront peut-être plus jamais une vie normale et ça sera à cause de lui et de sa famille. Il

le sait parce qu'il les connaît bien, ces traumatisés, il les voit tous les lundis et les jeudis soir aux réunions de victimes. Il les écoute pleurer au téléphone quand il tient la permanence. Certaines souffrent de syndrome post-traumatique, de crises de panique, d'angoisse, de dépression.

Il jette sa tête en arrière sur l'appuie-tête et aperçoit un gyrophare dans le rétroviseur. Son cerveau fait une équation très rapide, il hésite une fraction de seconde et se décide à lancer deux coups brefs de klaxon pour avertir son père et ses frères. C'est le code. Quelques secondes plus tard, les trois hommes déboulent hors de la banque en courant, sautent dans la voiture et lui hurlent de « dégager », de « se magner le cul », tandis que l'autoradio continue tranquillement à dérouler sa playlist pop. Victor écrase la pédale de l'accélérateur de tout son poids. Avec l'habileté qu'il a acquise grâce aux cours de conduite donnés par son père, il se faufile rapidement (mais pas trop quand même afin de rester discret) dans la circulation tranquille de ce jeudi matin. Au bout de quelques minutes, il ralentit et entre dans le parking qui jouxte la gare d'Angers. Il coupe le contact et la musique s'éteint. Personne ne parle, tout le monde semble sonné.

Sans quitter le pare-brise des yeux, le père dit entre ses dents :

– J'espère que tu avais une bonne raison, Victor. Une très bonne raison.

– Mais tu n’as pas vu la voiture de police derrière nous ? On les a semés ! Écoute, on entend encore la sirène.

Au même moment, le pinponnement lent d’une sirène et la lumière d’un gyrophare s’approchent d’eux puis s’éloignent. La voiture est passée devant le parking et a continué son chemin.

Son père se met à respirer bruyamment, le visage rougi et bouffi par la colère. On pourrait presque voir l’air entrer et sortir de ses narines.

– Tu te fous de ma gueule ? siffle Karl sans desserrer la mâchoire.

Avec une moue un peu embêtée, Victor se laisse glisser sur son siège comme s’il essayait de se cacher derrière son volant. Lentement, le père se tourne vers lui et articule avec le calme brûlant d’un volcan avant l’éruption :

– C’était une ambulance. Une putain d’am-bulance. Un feu à éclat bleu. Les gyrophares de la police **TOURNENT**, ceux des ambulances **CLIGNOTENT**. Leur sirène fait *piouiouiouioui*, pas *pinpon*, espèce d’abruti !

– Je suis désolé, bafouille Victor. J’ai confondu.

– Tu es désolé ? **DÉSOLÉ** ? Désolé d’avoir encore une fois merdé ? D’avoir fait foirer le plus gros braquage depuis des mois ? Désolé d’être un crétin ? Désolé d’être la honte de la famille ? Dégage de ma voiture, tu ne sers à rien.

– Mais, p’pa...

– DÉ-GAGE.

Karl serre le poing avec un air qui décide Victor à obéir. Le père sort également, claque la portière avant, contourne la voiture, y entre côté conducteur, claque à nouveau la portière et démarre en trombe, laissant Victor seul au milieu du parking.

Depuis l'arrière de la voiture, Achille lève le majeur dans sa direction tandis que Martial le regarde en articulant des insultes muettes et en mimant des gestes obscènes. Ils ont toujours été du côté de leur père, Victor le sait bien. Mais il n'arrive pas à leur en vouloir. Ils ont peur, c'est tout. Se ranger du côté du père, c'est se protéger de sa violence. C'est comme ça depuis vingt et un ans. Chaque fois que Victor a tenté de répliquer par les mots, son père a répliqué par les coups. Alors Victor a appris à se taire.

Parfois lui aussi a des pulsions qui le dépassent, des rêves éveillés. Il s'imagine lui enfoncer un flingue dans la bouche, lui écraser un lingot d'or dans la face. Pour qu'enfin il arrête de le rabaisser, de l'insulter, de le brutaliser. Bien sûr il n'en fait rien, parce qu'il a peur, peur de la violence de son père, mais surtout de celle qu'il perçoit en lui-même. Il ne veut pas devenir comme son père, il ne veut pas reproduire la brutalité qu'il subit. Il veut prouver à l'univers qu'on peut être élevé par une ordure sans en devenir une soi-même.

Quand la voiture s'efface, Victor lâche un soupir de soulagement.

Il ne peut s'empêcher de sourire.

Il a réussi.

Victor sait très bien que les gyrophares de la police ne clignotent pas.

Yazel prend le chemisier beige et la jupe bleu marine sur la pile de vêtements parfaitement repassés qu'Anita, la femme de ménage a déposés sur son lit. Elle les humidifie, les roule en boule, et pose un gros dictionnaire dessus pour s'assurer qu'ils seront méticuleusement chiffonnés d'ici le lendemain.

Sa tante entre dans sa chambre. Petite et fluette, élégamment habillée d'un tailleur de couturier, elle est belle. Ou disons : esthétique. D'une beauté glaciale et factice qui ne laisse pas de prise au hasard. Ses traits sont réguliers, sa bouche est parfaitement dessinée, discrètement soulignée d'un trait de crayon. Un carré long parfaitement lissé, parfaitement et chimiquement bruni, encadre son visage hâlé, dont la peau bénéficie des traitements anti-âge les plus onéreux. Tout est choisi avec goût, précision, et un bon paquet d'argent.

Yazel se glisse devant la chaise pour cacher l'objet de son délit. La tante s'assoit sur son lit sans lui demander son avis.

– Tu sais, Yazel, je suis bien contente de ne pas t’avoir recueillie avant tes sept ans. Si tu avais été bébé quand tes parents ont disparu, je crois que je t’aurais laissée quelques années dans un orphelinat.

Les dents de Yazel ricochent les unes contre les autres.

– Ça ne s’appelle plus un orphelinat, Odile.

– Je t’ai déjà dit de m’appeler « maman ».

– Ça ne s’appelle plus un orphelinat depuis un siècle, *Mère*.

Sa tante ne relève pas l’ironie et continue :

– Je te dis ça parce que j’ai vu une amie au club aujourd’hui. Elle a accouché il y a six mois, et sa nourrice a dû emménager chez elle pour s’occuper du bébé la nuit parce qu’elle ne pouvait plus dormir. Tu te rends compte ? Les bébés, ça crie, ça pleure, ça ne dort pas, ça bave, ça crache, ça vomit, ça ne sait pas aller aux toilettes, c’est vraiment dégoûtant. Je n’aurais pas pu...

Yazel enlève son appareil auditif de ses oreilles et le silence se dépose tout autour d’elle comme une épaisse couche de neige, tandis qu’Odile continue à gesticuler. Elle fait tomber une pastille désinfectante dans un verre d’eau et y plonge les embouts de ses prothèses, mais elle n’entend pas le crépitement du petit disque effervescent qui se dissout, ni celui de l’eau qui clapote.

Dans sa tête, son discours intérieur reprend la place qu’encombre habituellement le bruit ambiant (et celui d’Odile).

Elle lance un « bonne nuit » à sa tante qui s'en va, et ferme la porte de sa chambre derrière elle. Quelques secondes plus tard, Odile passe à nouveau la tête par la porte et demande :

– ?

Yazel montre ses oreilles et fait signe qu'elle n'a pas compris. Sa tante fronce les sourcils, agacée. Elle soupire et mime le brossage des dents en prenant un air interrogateur.

Yazel ouvre la bouche et montre ses dents bien blanches.

Maladroitement, la tante tente de signer quelques mots avec ses mains :

« Tu demain vêtements ? »

À une vitesse incompréhensible pour sa tante qui maîtrise très mal la langue des signes, Yazel répond avec ses deux petites mains, un sourire malicieux au coin des lèvres :

« Oui, je les ai très très bien choisis, tu vas être contente. »

Comme les parents qui utilisent une autre langue pour parler entre eux quand ils ne veulent pas que leurs enfants entendent, Yazel adore signer des choses que sa tante ne comprend pas.

– Je t'ai déjà dit de signer moins vite ! s'énerve la tante à voix haute. Je sais que tu le fais exprès.

Yazel a lu sur les lèvres de sa tante, mais elle fait à nouveau semblant de ne pas avoir compris et joue l'innocente. Sa tante enrage et sort de la chambre en claquant la porte.



Yazel aime la langue des signes. Son moment préféré dans la semaine est le mercredi après-midi, quand elle se rend à l'Idaa, l'Institut pour déficients auditifs de l'Anjou. Son sigle en forme de prénom scandinave lui donne l'allure d'une bonne copine – et ce n'est pas inexact. Là-bas, Yazel suit des séances d'orthophonie et participe au groupe de discussion en LSF. Elle retrouve d'autres enfants sourds et malentendants, ils discutent, chantent et font des jeux ensemble. Il y a en particulier Matilda, avec qui elle partage son goût pour le dessin, et Elliott, qui est passionné de sciences. Mais tous deux habitent loin, à la campagne, et ils ne se voient jamais en dehors de l'Idaa. Quand ils sont ensemble, leurs échanges ressemblent à un mime, une petite danse secrète des mains qui n'appartient qu'à eux. Le temps d'un après-midi, ils ne se sentent plus handicapés ou à part, ils sont chez eux dans le monde.

Yazel sort les embouts de ses appareils du verre d'eau et les essuie avec un chiffon puis elle les replace dans leur boîte. Elle se met en pyjama, attrape les deux urnes en métal vert et bleu qui se trouvent sur l'étagère quasi nue et les pose sur sa table de nuit. Elle ouvre le tiroir de son chevet et soulève le double fond qu'elle a fabriqué pour y cacher son journal intime. De la toute petite poche au fond de son sac d'école, elle sort une clé et ouvre le cadenas du carnet rose pâle dont émane un entêtant et atroce parfum « vanille chimique ». Yazel ne sait pas pourquoi les journaux intimes sont toujours si mièvres, comme s'ils n'étaient

destinés qu'à recueillir des rêveries nunuches parfum vanille chimique, pleines de garçons-trop-mignons et de robes de princesses.

Du tiroir de sa table de nuit, elle sort aussi un briquet piqué à son oncle et deux bougies chauffe-plats. Elle les pose sur les urnes, de part et d'autre de la seule photo de ses parents qu'elle possède, allume les mèches et, à la lueur de leur flamme vacillante, elle commence à écrire :

*Maman chérie, papa chéri,*

*Je ne sais pas si on a le droit de fêter ce genre d'anniversaire. Odile ne veut pas qu'on en parle, elle m'engueule dès que j'aborde le sujet de vous. Elle m'engueule tout le temps puisqu'elle me déteste.*

*Moi, je pense qu'il n'y a jamais assez de jours pour penser à vous, alors je veux fêter tous les anniversaires possibles, les joyeux comme les tristes. De toute façon, même la joie a un goût de tristesse depuis que vous avez disparu.*

*Je sais bien que ce n'est pas de votre faute, mais je dois vous avouer que je vous en veux parfois, surtout quand Odile est... elle-même, c'est-à-dire bête, cruelle et égoïste. La vie ici est vraiment ennuyeuse, je pense que vous la détesteriez tout autant que moi.*

*Je ne sais pas où vous êtes maintenant, dans le ciel ou sous la terre, dans l'eau peut-être (après tout, s'il existe, pourquoi le paradis ne serait-il pas un océan turquoise, puisque c'est le paradis ?), si vous passez vos journées à faire du trampoline sur les nuages, si vous êtes réincarnés*

*en chats ou en plantes vertes, ou bien juste devenus de la poussière ou du caca de ver de terre – peu m’importe, je suis prête à me convertir à la première religion qui vous fera revenir –, mais si jamais vous m’entendez et que vous avez ce genre de pouvoirs, je voudrais vous demander un petit quelque chose, un service, un seul : SORTEZ-MOI D’ICI ! Merci.*

*Joyeux anniversaire, joyeux cinq ans d’absence, mes parents-caca-de-ver-de-terre,*

*Je vous aime jusqu’à la lune... et retour,  
Votre fille chérie, Yaz*

Yazel referme soigneusement son journal intime, cache la clé dans son sac et le carnet dans le double fond du tiroir. Elle repose les urnes sur l’étagère, allume sa veilleuse, souffle sur les bougies, se glisse sous sa couette et serre fort contre elle son couple de vieux doudous-loutres puants attachés par la main à l’aide d’un scratch qui ne scratche plus vraiment, et qui la suivent depuis sa naissance. Elle n’a peut-être plus l’âge, mais elle s’en fiche. Elle n’a pas non plus l’âge de ne plus avoir de parents.

Tout doucement, elle dit « Bonne nuit papa, bonne nuit maman » et elle embrasse ses doudous sur le bout du nez d’un baiser cosmique qui traverse l’espace spatio-temporel.

Les rues sont calmes le lundi matin. Victor n'a pas envie de rentrer chez lui. D'ailleurs ce n'est pas chez lui, ce n'est pas sa maison. Depuis que sa mère est partie il y a pas loin de dix ans, c'est la maison de son père, et celui-ci ne se prive jamais de le rappeler.

Que va-t-il se passer quand il rentrera ? Est-ce que son père va le mettre dehors ? Au fond, ça l'arrangerait bien, Victor.

Il traverse le hall de la gare, regarde les panneaux d'affichage et les voyageurs armés de grosses valises, il se dit qu'il monterait bien dans un train au hasard pour s'en aller, pourquoi pas rejoindre la mer, un autre pays, une autre vie, même. Il a toujours fantasmé ce genre de gestes romantiques et spontanés. Mais il n'ose pas. Et puis, que ferait-il ? Il n'a rien à lui. Pas d'argent, pas de travail, pas de logement, pas de voiture, pas d'amis. Tout ce qu'il a appartient à son père.

Est-ce que son père a compris qu'il a fait exprès de faire échouer le braquage ? Victor est partagé entre une certaine fierté et la peur des représailles. Est-ce

qu'il va le frapper ? Comme quand il était plus petit et qu'il le faisait monter dans la chambre, à l'abri des regards. C'était le signal, ce « Monte dans ta chambre, j'arrive ». Le moment où toute la maisonnée se crispait, tout en n'osant rien objecter. Ça voulait dire que l'avalanche était imminente et inéluctable. Il montait et fermait la porte de la chambre derrière lui, tout le monde savait ce qui se passait. Tout le monde connaissait le goût de ses poings.

Les mains dans les poches de son sweat-shirt, Victor tripote son bas roulé en boule comme une balle antistress. Il se promène dans les rues quasi désertes du centre-ville d'Angers, regarde les vitrines, se surprend à penser *la caméra de surveillance de ce magasin de chaussures est en panne*, à penser *il y a un angle mort par là, à gauche du comptoir*, ou encore *cette vieille caisse enregistreuse est si facile à forcer, il ne doit pas y avoir grand-chose dedans un matin à 11 heures*. Depuis l'adolescence, il a ces drôles de pensées. Quand les autres garçons de son âge ont l'esprit occupé par la meilleure manière de draguer cette personne qui leur plaît, par le film qu'ils iraient bien voir au ciné, par le métier qu'ils envisagent de faire, par leurs examens à venir, le grand voyage qu'ils planifient pour cet été, la prochaine soirée qu'ils vont passer avec leurs amis, ou parfois le découvert sur leur compte bancaire, Victor pense aux caméras de sécurité et aux caisses enregistreuses, aux collants et à la prison. Il aimerait avoir des pensées normales de garçon normal de vingt et

un ans, mais il se sent pollué, envahi par les discours de son père et par les réflexes conditionnés que des années de sermons, d'endoctrinement, de peur et de honte de lui-même ont ancrés en lui.

Victor commande un café à la terrasse d'une brasserie. Il fait chaud. Il enlève son sweat-shirt noir. Dessous, il porte un t-shirt vert avec un dessin de hérisson sous lequel est écrit : « Sauvez les hérissons ». Évidemment personne n'a jamais vu ce t-shirt dans sa famille, il ne le porte qu'en cachette. Mais c'est ce qu'il a de plus précieux. Sauver les hérissons est sans doute ce qui lui importe le plus au monde. Il rêve de créer un refuge ou un genre d'hôpital dans lequel il recueillerait des hérissons et des animaux blessés et les soignerait. Peut-être parce qu'il se sent lui-même hérisson. Un hérisson piégé au milieu de l'autoroute de son existence.

Comme un talisman, Victor garde toujours un billet dans la poche arrière de son pantalon spécial braquage. Un billet que lui a offert un jour une vieille dame qu'il a aidée à porter ses courses. C'est le seul argent qu'il ait jamais gagné honnêtement, en faisant une bonne action, quelque chose qui a, un instant, contribué à améliorer la vie de quelqu'un. Il avait refusé, mais la dame avait glissé avec autorité le billet dans la poche de sa chemise.

Victor s'achète un sandwich aux falafels et une ratatouille libanaise aux *Trésors du Liban* et il va les manger sur un banc dans le jardin du musée des

Beaux-Arts. Des tout-petits jouent à côté de parents qui pianotent sur leurs téléphones en leur rappelant à tout bout de champ de ne pas sauter depuis le sommet du toboggan ou de ne pas manger le revêtement mou de l'aire de jeux. Il y a quelque chose de doux dans l'air, mais Victor a l'impression de passer au travers de cette douceur, comme un fantôme. Elle ne l'atteint pas. Elle n'est pas pour lui.

Il se rend ensuite à la bibliothèque voisine, prend un roman au hasard parmi les nouveautés qui sont présentées à l'entrée et s'installe à une table face à la grande baie vitrée qui donne sur ce même jardin du musée des Beaux-Arts. Autour de lui, des lycéens et des étudiants travaillent et plaisantent. Victor écoute distraitement leurs conversations.

Ils ont à peu près son âge, mais, à côté d'eux, Victor se sent vieux. Il envie leur légèreté et leur joie de vivre, quand tout est si grave et si sérieux dans son quotidien. Ses voisins semblent avoir la vie devant eux, une vie vaste, claire et pleine de surprises. Tandis que celle qui l'attend, lui, il la connaît déjà par cœur. Ce n'est qu'un long tunnel entrecoupé d'effractions, de courses-poursuites, d'argent qui manque ou à ne plus savoir qu'en faire, et sans doute de séjours en prison où il se fera maltraiter par les gardiens et par ses codétenus.

Alors que rien ne le retient ici, il se sent prisonnier. Simplement, il ne trouve pas le courage de partir. Il a peur de tout, tout le temps.

Il y a quelques années, Victor avait encore un peu d'espoir. Après qu'il avait insisté pendant des mois, Karl avait fini par céder : il avait accepté de le laisser aller au lycée et passer son bac, à condition que ça n'entrave pas sa formation parallèle de cambrioleur. Mais il ne cessait de répéter à Victor que les études ne favorisaient que les élèves de bonne famille, que cette vie de braqueur était son héritage, qu'il devait accepter son destin. Il disait que Victor se ridiculiserait s'il jouait à l'intellectuel, que tout le monde verrait bien qu'il n'était pas de ce milieu-là, qu'il était un imposteur.

Pendant trois ans, Victor était allé au lycée le jour, tout en crochétant des serrures le soir, et en lisant Victor Hugo dans le bus. Il avait quelques compagnons d'interclasse et de cantine, mais il gardait ses distances, sans trop savoir si c'était pour préserver sa famille ou se protéger lui-même.

Ses frères, eux, ont tous deux quitté l'école le jour de leurs seize ans, se révélant peu concernés par les études et ravis de signer pour un quotidien d'adrénaline, de testostérone et de cupidité. Mais Victor se fiche de tout ça. Il voudrait une existence paisible. Il voudrait aider les autres, s'occuper d'animaux, tomber amoureux, et lire des livres qui le bouleversent.

Depuis qu'il a obtenu son bac, Victor est officiellement devenu braqueur junior. Mais plus le temps passe, plus son père se dit que Victor n'a pas hérité du don familial, et qu'aucun entraînement ne viendra à bout de ses défauts. Victor est maladroit, hésitant,



délicat, et pire encore : honnête. Et ses frères ne se privent pas de se moquer de lui à longueur de temps, le couvrant de toutes les insultes homophobes qu'ils connaissent. C'est bien le seul endroit où ils font preuve de créativité.

Victor regarde sa montre : bientôt 17 heures. Comme tous les lundis et les jeudis, il se rend à la Maison de la Justice pour prendre la permanence du soir et animer le groupe de parole. Depuis trois ans, Victor est bénévole à l'ADSV, l'Association de défense et de soutien des victimes.

Il remonte les petites rues pavées du centre-ville et longe le jardin du Mail, jusqu'à une maison brinquebalante en pierre située juste derrière le Palais de Justice.

– Bonjour, Victor, lui lance Chantal, la bénévole qu'il vient relayer.

Victor lui répond d'un sourire un peu tiède et dépose son manteau sur sa chaise.

– Tu n'as pas l'air en forme, constate-t-elle.

– La journée n'a pas été très bonne, explique Victor.

– Tu es sûr de vouloir prendre ton service ? Je peux rester, si tu veux.

– C'est gentil, Chantal, mais ça va aller. Ça me fera du bien de penser à autre chose.

– Comme tu veux, dit sa collègue en posant sa main sur le bras de Victor en guise de réconfort.

Victor sursaute, pas très habitué aux contacts physiques.

Chantal est certainement la personne la plus douce qu'il connaisse. À soixante-six ans, professeure d'histoire-géographie à la retraite depuis quelques années, elle a décidé de donner de son temps pour s'occuper des autres, comme, dit-elle, « un remerciement à l'univers et à la chance pour ma vie si douce ».

Victor allume l'ordinateur du second bureau tandis que Chantal lui fait un résumé de la journée.

– On vient de recevoir un email un peu flou d'une femme. Elle n'explique pas exactement pourquoi elle nous contacte et ne laisse pas de numéro de téléphone. Elle dit juste qu'elle a besoin d'aide. Elle ne semble pas très bien parler français. Je lui ai proposé de passer ce soir ou de nous expliquer sa situation par écrit, que tout serait bien sûr anonyme. Tu la verras peut-être au groupe de parole, mais je n'en suis pas sûre. Sinon, il y a aussi quelques bonnes nouvelles. Les plaintes de Mme Martigaux contre son mari, et celle de Violette Champoux, la jeune enseignante stagiaire qui s'était fait agresser sexuellement par un collègue, vont passer au tribunal. Et on a reçu l'accord du Centre médico-psychologique pour prendre en charge le suivi psychologique de M. Bangonine, il...

Chantal s'arrête soudain de parler, remarquant que Victor n'écoute pas vraiment ce qu'elle dit. Il fixe son ordinateur en silence, absent.

– Je peux te poser une question ? lui demande-t-elle doucement.

– Bien sûr.

– Pourquoi tu es là ?

La question n'est pas agressive, Chantal l'a posée avec beaucoup de délicatesse.

– C'est mon horaire.

– Non, je veux dire pourquoi tu es là en général ? Les gars de ton âge ont autre chose à faire que de passer leur temps libre à écouter des personnes qui ne vont pas bien et à suivre des dépôts de plainte pour toutes ces horreurs. Tu n'as pas mieux à faire ? Tu n'as pas de copine... ou de copain ?

– Toi non plus, tu n'as pas mieux à faire ? répond-il un peu vexé. Tu n'as pas de mari ?

Mais Chantal ne relève pas la pique. Elle se lève pour mettre de l'eau à chauffer dans la bouilloire et répond :

– Je suis quand même un peu plus vieille que toi. Mon mari, ça fait quarante ans que je le vois tous les jours, on peut bien se passer l'un de l'autre quelques heures par semaine.

Elle réussit à décrocher un sourire à Victor.

– Non, je n'ai pas de copain.

– Les garçons sont des idiots, ils ne savent pas ce qu'ils ratent.

Victor lui adresse un sourire.

Chantal met quelques herbes (qu'elle cultive dans son jardin) à infuser dans une théière et verse de l'eau par-dessus.

– Tu fais des études ?

– Oui, ment Victor. J'étudie la psychologie.

Bien sûr, Victor n'étudie rien d'autre que les failles des systèmes de sécurité. Il n'a pas le temps pour l'université. Mais, tant qu'à mentir, autant s'inventer une vie qui lui fait envie.

– C'est bien, ça doit être intéressant.

Un coup de téléphone les interrompt. Victor décroche. Une femme va mal, elle s'est fait agresser dans la rue, on a pointé une arme sur elle, on a menacé de la violer parce qu'elle tentait de se défendre. Elle n'en dort plus, n'ose plus sortir de chez elle, fait des crises de panique. On lui a conseillé de contacter l'ADSV. Sa voix est fragile, elle semble blessée et effrayée, et ça tord le cœur de Victor. Il se sent coupable. D'ailleurs, si ça se trouve, il connaît le braqueur. Cette idée lui donne la nausée. Une boule dans la gorge, il tente de la rassurer et l'invite à venir assister au groupe de parole de 20 h 30. À peine le téléphone raccroché, Chantal lui demande à nouveau :

– Tu es sûr que tu vas tenir le coup ? Tu ne veux pas que je reste avec toi ?

– Non, ça ira, dit-il en s'essuyant discrètement le coin des yeux.

Chantal le regarde, un peu peinée. C'est un beau jeune homme, un peu maigrichon et gauche, mais d'une douceur et d'une écoute incomparables quand il s'agit de s'occuper des victimes. Pourtant, il semble toujours avoir peur de déranger, d'être de trop.

– Tu ne m'as pas répondu, dit Chantal.

– À propos de quoi ?

Victor feint de ne pas comprendre.

– Pourquoi tu viens ici ?

Il réfléchit une seconde et, sans quitter son écran d'ordinateur du regard, dit :

– J'ai des choses à expier.

Chantal le fixe, éberluée. Elle hésite entre éclater de rire et s'inquiéter.

– Mais enfin, qu'est-ce qu'on peut bien avoir à expier à vingt ans ?

– Vingt et un.

– Ah, ça change tout, plaisante Chantal. Un an, ça vous transforme un homme.

Mais Victor n'a pas le cœur à rire, alors elle laisse tomber.

Il aimerait pourtant tellement avoir quelqu'un à qui parler de tout ce qui le hante, mais ce n'est pas possible. Il ne peut faire, pour alléger sa conscience, que ce qu'il sait faire et ce qu'il sait être juste : prendre soin des autres.

Juste avant de partir, Chantal se plante derrière l'écran de Victor et dit :

– J'ai compris.

Victor lève les yeux vers Chantal, qui sautille sur ses pieds comme une enfant réjouie à l'idée de partager sa meilleure théorie.

– Compris quoi ?

– Il n'y a qu'une seule explication à ton histoire de choses à te faire pardonner.

Victor se redresse, en alerte. Qu'a-t-elle compris ?

Chantal fait une pause, prend sa respiration, et, sur un ton très solennel, dit :

– Tu es un loup-garou. Le jour, tu es Victor, le garçon le plus doux et le plus gentil que je connaisse, et la nuit, tu es un loup sauvage et assoiffé de sang. C'est pour ça que tu passes tes journées à essayer de rattraper les bêtises que tu as faites la nuit, quand la bête en toi était incontrôlable. Tu es Dr Jekyll et Mr Hyde.

– Voilà, dit Victor en feignant l'ironie. C'est ça.

À l'intérieur de lui, un tremblement de terre le met sens dessus dessous, parce que ce que vient de dire Chantal sonne juste. Beaucoup trop juste.

Depuis la table de nuit, le réveil lumineux stroboscopise la chambre. Yazel l'éteint et s'étire de tout son long. Elle ouvre les volets, et la lumière du soleil levant plaque sur le mur les ombres du grand érable du Japon qui tend ses branches parées de fleurs rouges juste sous la fenêtre. Yazel en attrape une et la serre dans sa main pour le saluer. Depuis le changement d'heure, il fait enfin jour quand Yazel se lève pour aller au collège. Quel bonheur !

Comme d'habitude, il n'y a personne dans la cuisine. Son oncle Georges est parti travailler bien plus tôt – ou peut-être n'est-il même pas rentré ? Les allées et venues de Georges sont un grand mystère pour elle – et sa tante n'est jamais debout avant 9 ou 10 heures.

Ça fait longtemps que la jeune fille se débrouille toute seule le matin, qu'elle prépare son propre petit déjeuner et se rend à l'école (et désormais au collège) à pied. Ça l'arrange bien : devoir supporter l'existence de sa tante au lever serait une plaie.

Yazel ajuste sa tenue devant le miroir. La jupe droite n'est plus du tout droite, ça lui donne un petit côté punk qui lui plaît bien.

Yazel mange son bol de muesli croustillant et grignote le croûton de la baguette fraîche qu'Anita, la femme de ménage, apporte chaque matin en arrivant. Anita a un accent allemand très prononcé, ce qui fait que, même en lisant sur ses lèvres, Yazel a beaucoup de mal à la comprendre. Alors elles communiquent comme des insectes, avec leurs antennes et leurs sourires, avec de petites attentions discrètes. Et, quand sa tante a le dos tourné, Yazel apprend à signer à Anita. Elle lui apprend à dire le nom des objets du quotidien et celui des animaux. Yazel fait aussi toujours attention à garder sa chambre propre et rangée, et à nettoyer derrière elle. Elle voudrait se faire la plus légère possible pour faciliter le travail d'Anita.

À l'école, Yazel suit les cours de cinquième dans une classe ordinaire d'un collège privé soigneusement choisi par sa tante. Depuis la rentrée, elle n'a plus d'auxiliaire de vie scolaire pour l'assister. Elle est « intégrée », dit son dossier scolaire. En réalité, ça veut surtout dire que l'éducation nationale a décidé qu'elle se débrouillait suffisamment pour qu'on puisse éviter de payer quelqu'un pour l'aider à suivre les cours. Même si les journées de classe la fatiguent davantage, Yazel n'est pas mécontente de cette autonomie nouvelle. Les profs lui donnent une copie du contenu de



leurs cours à la fin de chaque heure (certains ne se privent pas de pester), et elle a tout le loisir de rêvasser pendant la journée, puisqu'elle comprend à peine la moitié de ce qui se dit en classe.

Sa tante a toujours refusé qu'elle soit scolarisée dans une classe ou un institut spécialisé, elle veut une petite fille *normale*. Une petite fille polie, sage et bien coiffée qu'elle pourra exhiber fièrement devant ses amies, et qui lui fera honneur lorsqu'elle occupera un emploi de notable (ou qu'elle sera mariée à un banquier). Au fond, elle n'a accepté la garde de Yazel (non sans l'insistance du juge) que pour cette raison : améliorer sa réputation en ayant l'air généreuse parce qu'elle « sauve une petite handicapée ». Parce qu'elle n'est pas capable de faire de grandes choses par elle-même. Si Yazel avait eu des difficultés scolaires ou un handicap mental, aucun doute que sa tante l'aurait laissée pourrir en foyer après la mort de ses parents.

Mais Yazel a de tout autres plans en tête que ceux de sa tante. Elle rêve de devenir peintre ou photographe, de raconter des histoires en images, sans mots et sans sons. En sourdine. Elle rêve de faire du silence qui l'entoure un art bavard et un art tout court.

Pour ne pas avoir à patienter dans la cour de récréation, Yazel arrive toujours pile à l'heure de la sonnerie. Elle rejoint ses camarades près de la salle du cours de maths et s'installe tout devant, en plein

milieu, sans parler à personne. Yazel a l'habitude. Elle a bien essayé de se faire des amis en arrivant au collège, mais sa mauvaise audition semble former une bulle autour d'elle. Elle ne comprend pas toujours bien ce qu'on lui dit et elle fuit les atmosphères bruyantes. Discuter avec un groupe d'élèves revient à courir un marathon au milieu d'une tornade. Mais pour quel intérêt ? Les futilités de cour de récréation et les goûts discutables de ses congénères ? Honnêtement, ça n'en vaut pas la peine.

La plupart du temps, Yazel et les autres élèves s'ignorent, et c'est plus simple pour tout le monde. Parfois aussi, on se moque d'elle, on la regarde comme une drôle de créature. Mais Yazel s'en moque : elle est une drôle de créature.

Les matières s'enchaînent dans un ennui peu mémorable : maths, histoire-géographie et anglais le matin. Elle est obligée de s'asseoir juste en face des professeurs pour pouvoir rien qu'un peu lire sur leurs lèvres, ce qui lui vaut d'être taxée de fayote par quelques idiots. Certains profs ont pris le pli (dessin, français, anglais, physique-chimie, histoire-géographie), ils évitent de parler en direction du tableau. Les autres, Yazel a renoncé à les écouter. Tant pis.

Le midi, à la cantine, elle est obligée d'éteindre son appareil auditif, car le bruit que font cent cinquante enfants qui parlent fort et deux cents couverts qui cognent sur des assiettes dans une pièce haute de cinq mètres de haut lui est insupportable. Alors